

Chapitre 6 - La fugue :

Les malheureux



Le matin, au réveil, Jésus était en pleine forme. Au lieu d'être pensif et réservé, comme d'habitude, il souriait, presque gai, plein d'allant. En me voyant, il m'a dit :

- Je ne sais pas si la journée sera bonne, mais je suis plein de joie. Je brûle du désir de rencontrer tous les déshérités et les humiliés de la terre : les hommes sans nom, hormis celui de pauvre et de malheureux. J'ai fait hier une expérience bouleversante : Quand les pharisiens m'ont méprisé, avili et rejeté de la synagogue, j'ai eu le sentiment que je rassemblais en moi tous les malheureux, et que je représentais ce reste d'humain que Dieu appelle à hériter le Royaume ; il m'a poussé à être aussi tendre envers les malheureux que cinglant à l'égard des pharisiens. Pauvres, aveugles, muets, méprisés et maudits, sans mère et sans père, m'ont semblé revenir à l'état originel de glaise, où l'homme s'apprête à recevoir une nouvelle fois l'Esprit de Dieu. Je me suis réveillé porté par cette énergie, pris du désir d'aller à la rencontre de mes frères, qui sont

vraiment chair de ma chair et os de mes os dans la souffrance.

- Alors, hier soir, tu n'as pas eu envie de faire l'amour parce qu'un nouvel Adam prenait corps en toi ?

- Peut-être. Les partenaires d'un couple n'ont pas besoin de faire l'amour quand ils sont en gestation d'eux-mêmes.

Après avoir mangé du pain trempé de lait et de miel, Jésus est sorti ; je l'ai suivi avec quelques disciples. Il s'est rendu à la porte de la ville, auprès des pauvres, des malades et des aveugles qui étaient déjà en place, comme chaque jour, la main tendue et les yeux mi-clos pour se protéger du soleil. Il s'est approché d'eux :

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous donnerai du repos.

« Venez à moi, vous tous qui êtes surchargés, et je vous délivrerai.

« Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous consolerais.

« Venez à moi, vous tous qui avez

faim, et je vous rassasierai.

« Venez à moi, vous tous qui avez le cœur endurci, car je suis doux de cœur.

« Venez à moi, vous tous qui avez été humiliés, car je suis humble et compatissant.

« Venez à moi, vous tous qui êtes abandonnés, car je serai votre ami.

« Venez à moi, vous tous qui n'avez plus ni sœurs ni frères, car je serai votre frère.

« Venez à moi, vous tous qui n'avez ni mère ni père, car je vous montrerai le chemin qui mène à Dieu le Père.

Puis il a cherché à leur serrer la main, mais ils se dérobaient car ils avaient peur.

- Que craignez-vous, frères ?

- J'ai peur que tu me fasses mal, car mon bras est paralysé, a dit un homme malingre.

- C'est que ma main est sale ! a enchaîné un misérable.

- J'ai peur d'avoir la lèpre, a chuchoté un troisième, et je ne voudrais pas te contaminer.

- Mais non, n'ayez pas peur, je suis pour vous un frère, la chair de votre chair.

- Tu ne peux pas être l'un de nous, homme. Ta chair n'est pas purulente comme la nôtre !

- Toi, tu as mangé ce matin, alors que notre estomac est vide, a poursuivi un pauvre.

- Tu es un homme de Dieu, alors que nous sommes sans Dieu, s'est écrié un aveugle.

- Non, frères ! Le temps des promesses est accompli. Dieu quitte le désert pour habiter de nouveau son pays ; Il nous guérira, nous rassiera, nous consolera. Je suis son envoyé !

- Qu'il vienne, alors, ton Dieu, et qu'il nous guérisse !

L'un après l'autre, ils s'approchèrent de Jésus :

- Si tu es l'envoyé de Dieu, donne-nous du pain.

- Rends-moi la vue !

- Ôte la vermine de ma jambe !

- Donne-moi un autre bâton, si tu ne peux pas me guérir.

- Donne-moi la force de donner un coup de pied au cul des riches, et de faire tomber ceux qui marchent !

- Paie-nous une pute, si tu es l'homme de Dieu ! A braillé un petit bonhomme, et tous de surenchérir :

- Oui, une pute ! Une pute ! À défaut de bonheur, elle nous donnera du plaisir !

- Que nous puissions baiser comme tout le monde !

- Si nous sommes chassés du jardin du bonheur, qu'on nous laisse au moins une femme, comme à Adam.

Alors, Jésus leva un bras menaçant :

- Calmez-vous, frères, n'attirez pas sur vous la colère de Dieu, ne m'obligez pas à vous châtier, alors que je suis venu vous soulager ! Frères, vous avez oublié qui est l'homme : Dieu nous a créés en nous insufflant

son haleine, chacun doit retrouver ce souffle pour y puiser l'énergie de marcher, voir, entendre, parler, se tenir droit...

- Nous avons perdu le souffle de Dieu, ô prophète ! dit un malheureux. Veux-tu sentir notre haleine ? Et il lui souffla au visage. Alors, ça sent bon ? C'est le parfum de ceux en qui tout n'est que pourriture !

- Voilà notre souffle, ô prophète : il vient du cul et non de la bouche ! A dit un autre, en lâchant un pet monumental. Tous pouffèrent de rire.

En frémissant, Jésus ferma les yeux, puis les ouvrit de nouveau ; ils brillaient comme l'éclair. D'une main ferme, il saisit un aveugle, l'attira à lui, lui cracha sur les yeux qu'il massa de ses doigts.

- Ouvre les yeux !

- Oh ! On dirait que je vois !... Oui, je vois !

Puis il saisit un sourd, lui cracha dans les oreilles, qu'il frotta de ses mains, et dit d'une voix forte :

- Epphata !

- J'entends, maintenant !

Puis Jésus se tourna vers nous, nous ordonnant d'apporter de l'huile et des bandages pour soigner les malades, ainsi que du pain et du lait.

Pendant ce temps des gens appro-

chaient, portant une litière où gisait un enfant qui ne donnait plus signe de vie. « Maître, dit un porteur, cet enfant est le fils unique d'une veuve ; il vient de mourir. »

Jésus se coucha alors sur l'enfant et, lui ouvrant la bouche, souffla dedans fortement trois fois de suite, en soulevant sa tête. L'enfant ne bougeait toujours pas. Jésus reprit l'opération, jusqu'à ce que l'enfant ouvre les yeux et se redresse sur sa litière. Sa chair, qui était diaphane comme celle d'un mort, se colora. La foule criait d'enthousiasme : « Il est ressuscité ! Il est ressuscité ! »

Alors Jésus, laissant courir sur eux un regard chargé d'indignation, leur lança : « Ce n'est pas dans le cul de l'homme que Dieu a soufflé, mais dans sa bouche ! »

Il leva les bras. Tous s'agenouillèrent, l'adjurant : « Jésus de Nazareth, aie pitié de nous ! » Puis ils se relevèrent et, s'approchant de lui, se mirent à l'implorer :

- Jésus, souffle aussi dans ma bouche, car je faiblis comme une lampe qui s'éteint.

- Crache dans mes oreilles, elles sont bouchées !

- Étire ma main, car elle est raidie.

- Laisse-moi toucher ton vêtement, j'ai des hémorroïdes.

- Touche Jésus avec mon bâton, pour que je puisse m'en frotter les yeux et que je voie, demandait un aveugle à un boiteux.

- Reste, Jésus ! Reste avec nous, car tu possèdes l'Esprit de Dieu.

La clameur s'élevait vers lui, mais il refusa :

- Non, non ! Chacun de vous possède l'Esprit de Dieu. Si vous avez la foi, vous pourrez guérir.

Ce disant, il s'en fut et retourna à la maison. Quelques-uns le suivaient, il

se retourna vers eux : « Laissez-moi, en paix ! Vous avez le pouvoir de vous guérir vous-mêmes : devenez des hommes tels que Dieu vous a créés. »

Des pharisiens se trouvaient là, comme d'habitude. Ils hochaient la tête en disant : « Il chasse les démons au nom de Belzéboub et il guérit par sa puissance. C'est un magicien qui séduit le peuple. »

La fuite



Le soir Jésus s'est couché très tôt, sans même manger. Blême, les traits tirés, il était épuisé tant il avait insufflé de malades. À ma grande surprise il s'est étendu seul, sur une natte à côté de la mienne. J'ai ressenti cette séparation comme une distance qu'il souhaitait mettre entre nous. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil : « Les malheureux ne l'ont pas reconnu comme l'un des leurs, parce qu'il a cherché à les approcher en prophète, sous les traits d'Ammi. Il aurait mieux valu qu'il les rencontre sous ceux de Lo-

Ammi, puisqu'au fond de son âme, il reste sans père et sans mère, abandonné des hommes et de Dieu. Mais peut-être était-il tourmenté par des sentiments contraires ? Convaincu que sa vocation prophétique ne l'avait pas libéré de son complexe de bâtard, a-t-il été tenté de renoncer à agir en envoyé de Dieu ? Mais alors, pourquoi s'est-il éloigné de moi ? Ne se reconnaissant plus en Ammi, il ne désire peut-être plus s'approcher de Ruchama ? »

Ce doute me tourmentait jusqu'à l'angoisse. Je me suis même décou-

vert de la rancune à son égard :
« Pourquoi persiste-t-il à me considérer comme Ruchama, s'il n'est plus convaincu d'être Ammi ? S'il m'aimait vraiment, je serais pour lui Lo-Ruchama, comme il est Lo-Ammi. Ne suis-je pas aussi une bâtarde ? Vivons-nous les personnages de la parabole parce que nous nous aimons, ou nous aimons-nous pour les figurer ? Pourquoi n'essayons-nous pas d'être heureux, de nous laisser envahir par le simple bonheur d'aimer ? »

Perdue dans ces pensées, m'interrogeant sans fin, je me suis laissée emporter par le sommeil.

Quand je me suis réveillée, Jésus n'était plus sur sa couche. J'ai fait un tour dehors, mais ne l'ai pas trouvé. Alors j'ai donné l'alarme aux frères, qui se sont mis à sa recherche. J'étais si découragée que je n'ai pas eu la force de les suivre, préférant aller chez ma sœur.

En m'apercevant, Martha a été horrifiée :

- Que tu as changé, Maria ! Ton époux a embelli ton âme, mais il ne t'a pas comblée physiquement ! Comment est-il possible de flétrir ainsi un bouton de rose ? Quel malheur pour une femme d'être aimée par un homme de Dieu !

- Ne parle pas ainsi, tu m'achèves...

- Mais regarde-toi dans un miroir !

Depuis combien de temps ne l'as-tu pas fait ?

- Il n'y a pas de miroir chez nous. Mon miroir, ce sont les yeux de mon bien-aimé : je ne me contemple que dans le reflet que renvoie son regard.

- Allons donc ! Tu me parles d'un homme qui ne saisit pas la réalité des choses, mais qui les imagine dans ses rêves. Si Jésus t'avait vraiment regardée, il se serait aperçu...

- « que tu es devenue laide ! » Est-ce cela que tu veux dire ? Martha, tu as raison ! Il a toujours vu en moi la figure de Ruchama puis, un jour, ses yeux se sont dessillés et il a compris que je n'étais plus celle qu'il croyait ! Alors, il m'a quittée...

Je me suis précipitée sur un miroir, l'image qu'il m'a renvoyée m'a consternée : mes yeux étaient ternes, mes traits tirés, mes lèvres craquelées, ma peau sèche, mes seins commençaient à s'affaïsser.

- Mon Dieu, que je suis affreuse ! J'ai caché ma figure dans mes mains : Oui, oui, Martha, il m'a quittée parce que j'ai cessé pour lui d'être Ruchama !

- « Ruchama » ! Quelle est cette fille dont tu me rebats les oreilles ? Qui était son père ?

- C'était la fille d'Osée, en qui Dieu a reproduit la beauté de nos ancêtres, Sara, Rébecca et Rachel. Blanche comme les lis, la chair et les yeux de la colombe, les dents d'ivoire, elle est le modèle des filles d'Israël.

- Personne ne peut restaurer la splendeur passée de nos mères, ni retrou-

ver cet idéal de beauté qui hante ton imagination frustrée ! Toi qui es bien vivante, tu n'as rien à craindre de la rivalité de ces mortes d'un lointain passé. Tu peux reconquérir ton amant.

- Comment ?

- En étant belle, tout simplement ! Redonne à tes yeux l'éclat d'antan ; Soigne ta peau ; Parfume-toi à la manière de l'épouse de Salomon ; Mets du vermillon à tes lèvres. Alors, il retrouvera en toi sa Ruchama !

Elle m'a fait prendre un bain chaud, me frictionnant à l'huile d'amande. J'ai couvert mon corps de parfum, relevé mes sourcils, coloré mes joues de poudre rose.

- Vois, ma chérie, m'a-t-elle dit en plaçant le miroir devant moi, tes yeux étaient ceux de Léa, ils sont devenus ceux de Rachel. Tu sors de ce bain aussi éblouissante qu'Esther, tu es redevenue Ruchama !

Je suis partie à la recherche de Jésus, persuadée que les disciples ne l'auraient pas trouvé. Mon intuition me guidait vers le lieu où il pouvait se cacher : je l'ai retrouvé, en effet, dans un endroit boisé, à l'ombre d'un olivier sauvage. L'embrassant tendrement, je lui ai demandé :

- Pourquoi nous as-tu abandonnés ? Pourquoi m'as-tu laissée ?

- Pourrais-je encore poursuivre ma mission de prophète, alors que je

suis certain d'être renvoyé à ma condition originelle, de nouveau rejeté parmi ceux qui ne sont plus le peuple, qui ne sont plus les fils de Dieu ? Pourrais-je rester encore près de Ruchama, si je suis redevenu Lo-Ammi ?

J'avais vu juste : il m'avait quittée parce qu'il n'était plus assuré d'être encore Ammi. J'ai voulu le consoler et lui redonner confiance dans sa personnalité prophétique :

- Non, Rabboni, l'Esprit de Dieu est toujours en toi, puisque tu as eu la puissance de faire taire tes ennemis, guérir les malades, rendre la vue aux aveugles, ramener à la vie ceux qui étaient enfoncés dans le sommeil de la mort.

- J'ai accompli tous ces gestes pour les persuader de trouver en eux l'Esprit de Dieu, et non pour leur livrer mon esprit : je m'en suis servi pour les convaincre qu'ils étaient capables d'agir par eux-mêmes, mais ils ne m'ont pas cru. Alors, j'ai ressenti comme un anéantissement : ma souffrance a culminé quand j'ai compris que je devenais pour eux un être sacré, doté d'un pouvoir magique. Ils n'étaient plus que des sous-hommes, je retournais à ma condition de bâtard.

- Alors, tu as ressenti le besoin de revenir au désert, pour lancer une nouvelle fois à Dieu le défi de vivre ou de mourir !

- Oui, j'avais besoin de me ressourcer pour me retrouver moi-même et la présence de Dieu, mais aussi rega-

gner Ruchama.

- Eh bien, tu as retrouvé Ruchama, et donc Dieu et toi-même ! Je l'ai embrassé.

À ce moment, Jean et Céphas nous ont rejoints.

- Maître, a dit Céphas, pourquoi nous as-tu fait ça ? À quoi bon nous réunir pour nous abandonner ensui-

te ? Que pourrions-nous faire sans toi ?

- Et cependant, le jour viendra où l'époux vous sera enlevé et où les amis de l'époux devront agir seuls ! Je ne suis pas venu opérer des guérisons, mais pour que chacun apprenne à trouver en lui-même la force de guérir, à découvrir le sens de la vie. Tout est vanité, quand notre vie n'est pas pénétrée par l'Esprit de Dieu.

Simon lépreux



Nous avons pris le chemin de Capharnaüm. À l'entrée d'un petit hameau, un lépreux est venu à notre rencontre. J'en ai été surprise, car la Loi et les coutumes leur interdisent d'approcher les gens sains. Quand il fut près de Jésus, il lui dit : « Jésus de Nazareth, si tu le veux tu peux me rendre pur. » Mais Jésus lui répondit :

- Ce n'est pas à moi de le dire. Va chez le sacrificateur, lui seul a autorité pour le déclarer.

- Non, Maître, toi seul peux me rassurer, car je n'ai confiance qu'en ta

puissance.

Disant cela, il toucha Jésus. Mesurait-il les conséquences de cet acte insensé ? Fort irrité, Jésus le repoussa. Lui, tout joyeux, se précipita vers des gens qui passaient à proximité : « Je suis pur ! Je suis pur ! J'ai touché Jésus ! »

Il n'était plus sombre et abattu, mais fier, sûr de lui et débordant d'entrain. Je l'ai alors reconnu !

- Mon Dieu, mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

- As-tu reconnu cet homme ?

- Oui : c'est Simon. Le mal a dû l'atteindre à la fin du banquet, t'en souviens-tu ? Il s'était senti si mal que les serviteurs avaient dû le transporter sur une litière.

- Peut-être Dieu a-t-il permis qu'il soit frappé de la lèpre, non pour le condamner mais pour le sauver. Puis Jésus s'adressa à Céphas et Jean : Retournez seuls à Capharnaüm, je ne pourrai pas y pénétrer puisque j'ai été touché par un homme officiellement déclaré lépreux. Je porterai cette tare jusqu'à la fin de la quarantaine. Nos adversaires auraient un trop bon motif pour nous aliéner le peuple. Je les entends d'ici : « Jésus de Nazareth, ce guérisseur de possédés et de lépreux, est frappé par la lèpre » !

Céphas et Jean partis, Jésus et moi avons repris la route, et nous nous sommes rendus dans la campagne où nous avons déjà séjourné.

- Si c'est Simon, je comprends pourquoi il m'a touché.

- Pourquoi, Rabboni ?

- Simon a péché envers moi, comme Marie envers Moïse, son frère. Te rappelles-tu qu'elle avait mis en doute son prophétisme, à la suite de son divorce et de son remariage avec une Égyptienne ? De même Simon a été scandalisé que j'aime une prostituée. Sans doute avait-il cette pensée quand il a découvert, à la fin du banquet, que la lèpre l'avait frappé.

- A-t-il voulu que tu deviennes lé-

preux, toi aussi ?

- Non, il devait se dire que, puisque j'étais vraiment un prophète, je n'en serais pas affecté.

- Es-tu certain de ne pas être contaminé ?

- Non, Maria. Dieu veut sa guérison, mais ce mal aura été une épreuve pour lui.

- S'il en est ainsi, je veux partager la responsabilité de cette épreuve, car je suis fautive, moi aussi.

- Tu es si conséquente dans ton amour que tu mettrais Dieu Lui-même dans l'embarras !

- Je Lui rendrais Sa liberté, Rabboni !

J'ai pris la main que Simon avait touchée, et l'ai portée à mes lèvres.

- Vois, à présent la lèpre peut revenir à son lieu d'origine... Et Simon pourra être guéri.

- Mais nous deviendrons peut-être lépreux tous les deux !

- Je ne supporterais pas de rester en bonne santé si tu étais lépreux.

Jésus a pris mon visage dans ses mains et l'a examiné attentivement :

« Tu as une tache rouge sur les lèvres. Est-ce l'amour, ou la lèpre ? »

Et il m'a embrassée.

Nous avons ramassé des feuilles sèches pour en faire une couche et nous sommes étendus. Jésus s'est endormi de suite, moi je n'y parvenais pas. Cette tache rouge m'obsé-

dait : « Assurément, Jésus a été au contact de la lèpre, mais il n'en a pas été atteint, car c'est un être pur. Mais moi ? À cause de mon impureté, il a été méprisé et traité de pécheur. Par ma faute, personne n'a voulu croire à son prophétisme. Ce n'est pas par hasard que mon nom est Maria, comme celui de la sœur de Moïse... Ah Simon, Simon, tu as cherché à te venger de moi, n'est-ce pas ? Tu te disais que si Jésus m'embrassait, il me transmettrait ta lèpre ! Je comprends maintenant ta malice à poser ta main sur lui. Tu m'as rendu le mépris que j'avais eu pour toi. Tu as détruit mon amour ! »

Sans répit, je me retournais sur ma couche, cachant de ma main la tache de mes lèvres. Enfin, je me suis endormie et j'ai rêvé. Je me trouvais avec Jésus dans une oliveraie, près d'une source dont j'entendais le ruisselement. Vêtue seulement d'un long voile blanc, je lui disais : « Je vais me baigner ». L'eau jaillissait d'un rocher et, en s'écoulant vers le ruisseau, s'étalait en une large flaque, réfléchissante comme un miroir. Je m'y contempiais : mon visage semblait fantomatique, le contour de mes yeux était incertain, mon teint mat, une tache rouge se diffusait sous une peau jaunâtre. J'ôtai le voile pour examiner mon corps, qui était couvert de taches blanches comme neige. Effrayée, je me précipitai vers Jésus en criant : « Jésus,

Jésus, je suis lépreuse ! » Dans ce cri je me suis réveillée ; Jésus m'avait entendue, il s'est levé et, s'approchant de moi :

- Qu'as-tu, Maria ?

- Rabboni, regarde-moi ! Je suis impure !

Prenant ma tête dans ses mains, il s'est penché sur moi : « La tache est encore là, mais elle a pâli. Tu es toujours pure, Maria ! »

J'ai bondi de joie, j'étais enfin délivrée de mon cauchemar.

Peu de temps après, Pierre et Jean nous apportèrent du pain, du lait et du miel. Céphas nous raconta que Simon, aussitôt entré en ville, accostait les passants en leur disant : « Je suis pur, car j'ai touché Jésus ! »

Mais la peur les éloignait tous de lui. On lui conseillait : « Si tu es vraiment guéri, tu dois aller chez le sacrificateur, pour qu'il déclare que tu es pur. »

Après qu'il eut accepté, on le conduisit chez le sacrificateur, qui fut ravi en le voyant : il ne croyait pas à sa guérison et espérait exploiter ce cas contre Jésus. Toutefois, il devait respecter les formes. Il examina attentivement la main de Simon et constata que la plaie ne s'était pas approfondie et qu'elle n'était pas entourée de poils blancs, mais au

contraire qu'elle avait pâli en restant circonscrite. Il fut bien obligé de lui déclarer : « Je te déclare pur. Va, tu es guéri. »

Simon fit un nouveau tour de la ville, annonçant partout : « Le sacrificeur m'a déclaré pur ! Jésus de Nazareth m'a guéri ! »

À la suite du récit de Pierre, Jésus décida de rentrer en ville. La foule se pressait autour de lui, mais Simon, se frayant un passage de force, le rejoignit. Il se prosterna à ses pieds : « J'ai péché contre toi, mais Dieu m'a guéri quand je t'ai touché ». Puis, se tournant vers moi : « Maria, tu es pure, sinon la lèpre aurait recouvert ta peau. »

Je le relevai et l'embrassai sur le front : « Simon, mon frère ! »

Avec peine, nous sommes parvenus à nous dégager de la foule. J'étais folle de joie : j'avais compris que ces derniers événements étaient la parabole de la délivrance du mal qui rongeaient mon cœur. Comme une tache de lèpre sur ma peau, la honte de mon ancienne vie avait resurgi. À présent, j'en étais définitivement lavée. Sur un pas de danse, je composai un chant d'amour qui exprimait mon affection indéfectible à celui à qui mon cœur s'était donné.

JE SUIS À TOI
Ballade, sur un thème
du *Cantique des Cantiques*

Je suis à toi
car tu m'as prise pour épouse
sans me rendre jalouse.
Je suis à toi
car tu m'as faite très amoureuse
et me rends heureuse.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
par les délices de ta couche,
la douceur de ta bouche.
Je suis à toi
par les caresses de tes mains,
la vigueur de tes reins.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
quand je te fixe dans les yeux
ou frise tes cheveux.
Je suis à toi
quand je t'étreins dans le bateau
ou quand je lisse ta peau.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
toutes les fois que tu t'éloignes
ou que tu m'accompagnes.
Je suis à toi
lorsque tu es dans le sommeil
ou que tu es en éveil.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
pour le bonheur que tu me donnes,
les oublis que tu me pardones.
Je suis à toi

pour la parole qui m'incite,
la vertu qui m'habite.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
par l'évangile que tu proclames,
ton zèle pour les âmes.
Je suis à toi
par la grâce qui te nourrit,

l'amour qui t'attendrit.
Embrasse-moi !

Je suis à toi
car le Seigneur m'a fait la grâce
et m'a donné l'audace
de te blesser de mon regard,
de t'embaumer de mon nard.
Embrasse-moi !